

UNE CHARITÉ

I

Les ennemis les plus passionnés de l'Église catholique s'accordent à lui reconnaître une entente profonde de la vie humaine et de ses besoins. Un tout modeste, mais bien significatif exemple, est la place de ses grandes fêtes qui distribuent l'année en parties si bien découpées, si conformes à une mystérieuse harmonie entre le temps et notre personne ! Ceux-là mêmes qui ont cessé d'en subir la vertu mystique gardent une place à ces fêtes dans leur sensibilité. Elles leur servent à repérer leurs souvenirs. Ce sont les dates, heureuses ou tristes, de leur enfance et de leur jeunesse. Ils se rappellent la gaieté ou la mélancolie de tel jour de Noël ou de Pâques. Ils ont tant ri à tel dîner des Rois ! Tel réveillon fut le dernier auquel ont assisté tel ou tel parent. Des visages à jamais évanouis se dessinent. Des émotions à jamais effacées

se ravivent. Les compagnons de jadis sont là de nouveau. Entre leur image et la fête dont le retour provoque cette résurrection, il n'y a qu'une coïncidence de hasard. Tout de même, si ces fêtes ne revenaient pas, ces disparus ne reviendraient pas non plus, et c'est de quoi donner pour nous, à leurs ombres, un peu de ce caractère religieux que les Anciens prêtaient aux Mânes.

Ces réflexions m'ont hanté souvent, et cette année, à l'approche du 25 décembre, plus encore que d'habitude, pour avoir appris, il y a six semaines, la mort, après une longue maladie, d'un de mes camarades de vie littéraire que j'ai connu si jeune, si hardi, si fringant, le romancier Julien Dorsenne. Je l'avais perdu de vue, ces années-ci, comme il arrive, après avoir été son inséparable, pour le plus puéril des malentendus. Et, comme il arrive encore, d'innombrables détails de notre intimité m'obsèdent, depuis son départ. Cent anecdotes se représentent à ma mémoire, une entre autres qui se rattache précisément à un Noël, ah ! bien lointain ! Elle lui fait tant d'honneur que le désir m'a pris de la rapporter. Ceux qui n'ont connu, de Julien, que ses livres, y verront la preuve que la subtilité parfois maniérée de son talent ne l'exprimait pas tout entier, et que cette âme compliquée était capable de sentir très naïvement, très spontanément. Cette histoire

témoigne aussi en faveur de ce qu'il faut bien appeler la *nature littéraire*. Car, en dépit des abus que l'on a fait de la théorie, il est très vrai que l'écrivain constitue, par certaines anomalies d'esprit et de cœur, une variété humaine à part, avec des défauts et des qualités qui sont bien à lui. Nous avons tous, trop souvent, signalé et souligné ces défauts pour la plus grande joie du public, dans nos livres et nos pièces. Il n'est que juste de montrer quelquefois ces qualités. Et puis, je n'aurais pas cette raison de vouloir conter ce souvenir de Noël que je le conterais encore, pour le simple et mélancolique plaisir de redevenir en pensée le jeune homme que j'étais en ces temps-là, avec cet illimité de l'avenir, non seulement devant moi, mais devant toute ma génération. A vingt-cinq ans, on part en guerre pour la conquête du monde, à sept ou huit camarades que l'on est. On se croit une époque, et les plus fortunés de la bande ne sont guère, quand la bataille est livrée, qu'une date et qu'un nom !

Un nom, — Dorsenne l'était déjà dans cette année 1880, date à laquelle se passa cette petite scène. Il venait de publier, avec un succès que l'on se rappelle, son premier et peut-être son meilleur volume, ces *Études de Femmes*, qui eurent une vogue immédiate et lui valurent tant d'envieux. Je confesserai, au risque de paraître me contre-

dire, que ces envieux se recrutèrent surtout, dans les commencements de cette jeune gloire, parmi les camarades de jeunesse de mon ami, qui avaient été aussi les miens. Ils débutaient, eux, dans les journaux du boulevard à ce même moment où il débutait, lui, en librairie. Ils plaçaient malaisément des articles mal payés, tandis qu'il savourait, du premier coup, l'orgueil de voir un joli chiffre de *mille* orner la couverture mauve de son recueil initial. Il était trop naturel que son succès fût peu agréable à la plupart de ses compagnons de la période d'apprentissage. Je dois à la vérité d'ajouter que leur mécontentement ne dépassa guère l'épigramme de brasserie ou d'atelier. Il n'y en eut qu'un, et qui avait été l'un des intimes de Dorsenne, dont la colère contre ce succès fut si vive qu'il n'en put retenir l'expression. Son nom est aujourd'hui bien oublié, comme ces attaques. Il s'appelait Ambroise Tory. Nous l'avions connu, Julien et moi, au Quartier Latin. Il était notre aîné de plus de dix ans et donnait des vers dans les Revues éphémères qui pullulaient, alors comme aujourd'hui, autour de l'Odéon. Du Quartier il avait émigré au boulevard. Fatigué de composer des sonnets et des tierces-rimes qui ne lui valaient que des éloges de cénacles, ou, pour dire plus juste, de cafés, il s'était mis à écrire, dans les journaux, des chroniques qui réussirent. On lui avait fixé « un

jour », pour parler l'argot professionnel, dans une feuille à présent disparue, mais qui eut, elle aussi, son heure de vogue. C'est là qu'il avait commencé d'attaquer Dorsenne, d'abord dans de toutes petites phrases incidentes, puis dans des paragraphes de plus en plus mordants. Exaspéré, sans doute, par sa propre injustice, il avait fini par écrire contre Julien un de ces articles venimeux, comme une ancienne sympathie tournée en haine peut seule en composer, plein d'indignes et fausses allusions de vie privée, et dont chaque mot est calculé pour piquer un amour-propre de confrère aux places sensibles. Si désintéressé que je fusse dans la question, je me rappelle encore avoir eu, en lisant cet article, un horrible sentiment de la cruauté de la vie d'écrivain. J'avais diné avec ces deux hommes tant de fois, je les avais vus fraternisant dans des conversations d'idées, se confiant des projets, l'un de poèmes, l'autre de romans... et maintenant cette prose enfiellée dont chaque mot transsudait la rancune!

— « J'espère que je ne rencontrerai pas Tory d'ici à quelque temps », — me dis-je en froissant la feuille où l'ex-poète, enragé du triomphe de son cadet, avait essayé de lui gâter sa jeune gloire. « C'est vraiment un drôle à qui ne plus donner la main... ni Dorsenne. Il doit avoir besoin d'être calmé et je ne ferais que le monter encore... »

La semaine ne s'était pas passée que je les avais

justement rencontrés l'un et l'autre, je peux presque dire l'un avec l'autre.

II

Ce fut contre Tory que je buttai d'abord, sur un trottoir qui a disparu, comme les deux héros de cette aventure, — devant les ruines du Conseil d'État. Je ne l'avais pas vu depuis des mois et je demeurai frappé par le vieillissement de son fin visage et de sa peu robuste personne, au point d'en oublier mon indignation de l'autre jour. Il avait toujours été de mine chétive, mais ce n'était plus de la pauvreté de tempérament qui se lisait dans sa maigreur, dans ses cheveux blancs, dans ses gestes nerveux. C'était une fièvre de consommation qui devait tenir à des causes bien profondes. Car, dans ses yeux bleus, où jouait d'habitude un éclair d'ironie, la flamme dévorante de l'idée fixe brûlait en ce moment. Il me savait assez l'ami de Dorsenne pour ne pas être sûr que sa diatribe m'avait révolté, si elle m'avait passé sous les yeux. Il était trop tourmenté. Il n'y pensa même pas, non plus qu'à s'étonner de la froideur de mon accueil, lorsqu'il m'aborda.

— « Vous me trouvez bien changé, avouez-le ».

me dit-il après que nous nous fûmes prononcé les phrases de banalité obligatoire. « C'est que je suis trop, trop malheureux. Mathilde est mourante... » Cette Mathilde était une petite actrice, de joli visage et de talent nul, avec laquelle il vivait maritalement depuis des années. « Vous ne la reconnaissez pas, si vous la voyiez », continuait-il. « Vous vous souvenez comme elle était fraîche et riieuse et gracieuse?... Maintenant c'est un cadavre qui tousse, et de quelle toux!... Je m'en vais de la maison pour ne plus entendre ce râle, et j'y reste pour la voir encore, avant que je ne l'aie plus... Je ne sens vraiment combien je l'aime que depuis qu'elle est atteinte... Ça lui est venu de notre misère. Nous avons été trop privés, avant que je ne sois au ***. » Il me nomma justement le journal où il avait outragé Dorsenne. « Voilà ma chance : maintenant que je pourrais lui donner un peu de bien-être, après le dévouement qu'elle a montré, elle s'en va!... Ce que je deviendrai quand je ne l'aurai plus, je n'ose pas y penser... Ah! C'est trop dur! C'est trop dur!... »

Je l'entends encore, et l'accent rauque de sa voix pour proférer ces mots qui lui échappaient comme un gémissement. Il lui fallait crier la souffrance dont il étouffait. Ou aurais-je trouvé la force de m'indigner encore contre lui? Son abominable article sur Dorsenne avait été, comme cette plainte, le sursaut exaspéré d'une sensibilité,

suppliciée par une angoisse atroce et quotidiennement renouvelée. Le bonheur de son jeune confrère autour duquel flottait — j'ai négligé de marquer ce détail — une légende d'heureuses amours, avait été intolérable à sa souffrance. Ce n'était pas beau, mais que c'était humain ! Et, après tout, à qui avait nui son injustice ? A lui-même, en l'abaissant devant sa propre conscience. Dorsenne n'en avait eu ni un lecteur ni un ami de moins, et Tory avait, dès le lendemain de cet article, recommencé sa besogne de journaliste dans des conditions dont je n'avais pas soupçonné la navrante tristesse.

— « Ce n'est que la moitié de mon martyr, ce que je viens de vous raconter... » continua-t-il. « Voir Mathilde s'en aller ainsi, c'est affreux. Et pourtant, si je pouvais m'absorber dans cette présence que je vais perdre, qui m'est comptée par semaines, par jours !... Mais le métier ? Il faut le continuer pendant ce temps-là, trouver des sujets d'articles, les écrire, corriger des épreuves. Il le faut, pour l'argent. Ça coûte cher, une maladie. Il le faut plus encore pour l'abuser, pour qu'elle ne sache pas qu'elle meurt. J'avais souvent entendu dire que les poitrinaires ne se voient pas. Elle, la pauvre, elle est lucide. Elle était si courageuse ! Elle l'est toujours. Et pourtant je trouve le moyen de la tromper un peu. Voici comment. Elle sait combien je lui suis attaché, et aussi

que j'ai le travail très difficile, quand mon esprit n'est pas libre. Elle me voit composer, ma « copie » paraître, le train de mes chroniques ne pas s'interrompre. Elle en conclut qu'elle n'est pas si malade encore, puisque je peux noircir du papier, inventer des idées, m'occuper enfin de quelque chose qui n'est pas elle... Je l'ai pu, en effet, jusqu'à ces derniers jours... J'aperçois avec terreur le moment où je ne le pourrai plus... Tenez, nous sommes le 23. J'ai à donner au journal un conte de Noël pour demain soir... Je n'ai pas été capable d'en écrire une ligne. Je ne trouve seulement pas de quoi parler... C'est un blanc dans mon cerveau... Ces deux dernières nuits ont été si terribles. Elle a été si mal ! Je la veillais. Ses pauvres joues étaient toutes creusées, ses mains fiévreuses et cette toux !... J'avais ma table pas très loin de son lit. Je lui avais annoncé ce conte, et que je le ferais là, auprès d'elle... Pour qu'elle crût que je travaillais, je traçais des mots dépourvus de sens sur la page blanche... Elle m'a demandé tout à l'heure si j'avais fini. Je lui ai répondu que oui, et que j'allais au journal porter le texte et corriger l'épreuve... J'ai vu qu'elle avait une petite joie à constater qu'elle ne m'avait pas empêché de faire ma besogne. Pauvre chère, c'est un de ses soucis constants, l'idée qu'elle me perd, que les inquiétudes qu'elle me donne vont être la cause qu'une

fois de plus ma carrière sera brisée, que je ne pourrai pas remplir mon traité et garder ma situation actuelle!... C'est la foire d'empoigne, ces sales journaux, voyez-vous. J'ai eu beau faire gagner des milliers d'abonnés au ***, le directeur serait trop content de me *sacquer*, pour me remplacer par quelque jeune requin qui opérerait au rabais!... Mais je l'écrirai, ce conte, je trouverai le sujet. Je le trouverai et je l'écrirai... »

Nous étions, quand il me répéta cette affirmation, avec une frénésie où frémissait son désespoir de garde-malade d'une mourante adorée, à l'angle de la rue du Bac et du quai. Il y avait là un café si solitaire qu'il a fini par fermer. J'y ai souvent accompagné Barbey d'Aurevilly dans ma première jeunesse. « J'aime cet endroit », me disait-il avec sa grandiloquence habituelle, « parce qu'il meurt noblement ». Ambroise Tory, qui habitait à quelques pas de là, rue de Bellechasse, était un habitué de cet estaminet, j'allais l'apprendre, pour des raisons moins romantiques.

— « Je vous quitte », me dit-il, « pour aller essayer de les écrire tout de même, ces pages. Oui, là. Je vous étonne? C'est mon cabinet de travail, maintenant, ce café. Quand je suis à bout, je raconte à Mathilde que je vais au journal, comme tout à l'heure, et je viens ici. Cette atmosphère de tabac fouette mes nerfs, et puis Musset

n'avait pas si tort de tant aimer la Muse verte. Vous y viendrez. Elle donne des idées quand on n'en a plus. Sinon, elle donne l'oubli. Allons, adieu... »

III

Il avait à peine poussé la porte, et son dos vouté venait de disparaître dans les profondeurs du café désert, quand je m'entendis appeler par mon nom. Je tressaillis à reconnaître la voix de Dorsenne. Il passait en voiture sur le quai. M'ayant aperçu, il frappait la vitre de sa canne pour que le cocher arrêtât son cheval. En même temps, il me hélait. Une minute plus tôt, son diffamateur et lui se trouvaient face à face. Je tremblai que Tory n'eût par hasard l'idée de ressortir, et je me hâtai vers le coupé de Julien, avec une rapidité qui le fit sourire. Il en avait deviné la cause, et ses premiers mots me prouvèrent qu'il avait reconnu notre ancien camarade, devenu son mortel ennemi :

— « Tu n'es pas fier », commença-t-il, avec une ironie affectueuse où je devinai une irritation cachée, « de te montrer en public avec un brigand comme ce Tory. Tu as lu sa malpropreté à

mon endroit? Oui... Ce que tu ne sais pas, c'est qu'il avait été envoyé par son directeur pour me demander des articles, il n'y a pas dix mois. J'ai refusé, et il a été chargé de m'échiner. C'est du bon chantage. Je ne lui ai pas expédié la paire d'amis qu'il attendait, sans doute, pour répondre, comme il a déjà fait, qu'il n'a pas entendu viser ma personne. Mais mon parti est pris, et tu peux l'en avertir. Je ne me détournerai jamais de mon chemin pour le chercher. Seulement, si je le rencontre, — et je le rencontrerai, — où que ce soit, dans un théâtre, dans un restaurant, dans une rue, je le claque. C'est bien simple, et si ceux de nos confrères, sur lesquels il prend l'habitude de baver, en faisaient autant, ce monsieur nous laisserait tranquilles... D'ailleurs, j'ai ma vengeance. J'ai appris de bonne source que la feuille où il opère va cesser de paraître prochainement. Ils n'ont plus d'argent. Il s'en fonde une autre » — et il me nomma le titre d'un journal qui parut effectivement deux jours après. « Le premier numéro va être lancé. On est venu, de là aussi, me demander des articles. J'ai voulu voir la liste des collaborateurs. Le sieur Tory y figurait. Il était question de lui donner les livres. Je leur ai dit : ou lui ou moi, choisissez. Ils m'ont choisi. Tiens, j'ai même dans ma poche un conte de Noël que je leur ai écrit pour ce premier numéro. Sous cette condition : pas de Tory!... Que veux-tu? ce n'est pas

élégant, mais ça m'a amusé d'ennuyer ce coquin et de montrer à ces narrateurs de petites histoires que je sais sauter dans le cerceau, tout comme un autre, et me condenser en trois cents lignes. Il faut être juste, ça n'est pas commode. Mais pour certains sujets, décidément, c'est la bonne forme. La difficulté, pour moi, ç'a été de choisir entre ces sujets. J'en avais trop. Quand je me mets à ma table pour écrire, une idée en fait lever une autre, et ainsi de suite. Cette fois, je crois avoir réussi mon affaire. Veux-tu m'en donner ton avis?... » Il avait tiré de sa poche plusieurs feuillets imprimés à la machine, d'après une habitude, alors très rare, sur laquelle je le taquinais. « Non. Cela t'ennuierait, » continua-t-il. « Et tu aurais raison. Je ne t'infligerai pas de ma prose par ce beau soleil. Monte plutôt en voiture avec moi. Nous irons chez ma bonne amie, une nouvelle, que tu ne connais pas, prendre une tasse de thé. Elle est délicieuse, tu verras. C'est du demi-monde, mais de l'exquis... Ça te nettoiera de la laideur et des propos du citoyen Tory, à moins que tu ne préfères le rejoindre dans son café, où je viens de le voir entrer. Et je n'y entre pas, moi, pour le gifler!... Vois comme je suis sage. Mais à quoi penses-tu?... »

— « A ce que Tory me disait ici même, il y a dix minutes », répondis-je. Le contraste était trop complet entre les propos que m'avaient tenus

en effet, presque sur le même coin de trottoir, ces deux compagnons de ma jeunesse, l'un, mon aîné, si brisé, si usé par la vie, l'autre, mon cadet, si triomphant, si riche d'œuvres et d'espérances. Dorsenne avait dans ses yeux une telle certitude de sa force, tant de libre intelligence flottait sur son front et autour de ses lèvres, son profil fin, sa fière tournure, son élégance d'allure et de tenue justifiaient tellement des bonnes fortunes comme celle dont il venait de se vanter avec sa naïve fatuité ! Quelle antithèse encore entre cette fantaisiste du demi-monde qui avait ce joli caprice pour un romancier à la mode, et la pauvre Mathilde, la vieille maîtresse poitrinaire du poète déchu dont la confiance de Dorsenne m'avait révélé tout l'avilissement ! Cette vision simultanée d'un sort trop heureux et d'un sort trop triste me rendit soudain presque insupportable la rancune que le plus fortuné de ces deux hommes gardait à l'autre. Cette vengeance d'un gagne-pain enlevé au tâcheron littéraire par l'artiste déjà célèbre me parut une mesquinerie indigne de mon ami. Aimé, connu, beau, riche, jeune, qu'était pour lui la page outrageante d'un Tory ? Juste le pli de la feuille de rose. Cette sensation fut si forte que je ne pus me retenir de parler. Et, me laissant aller à penser tout haut, je commençai de rapporter à Dorsenne, phrase par phrase, plus exactement encore que

je ne viens de faire, le discours par lequel l'ami de Mathilde m'avait confessé son agonie morale au chevet de cette agonie physique. Je le lui peignis, à cette minute même, fuyant la mourante par amour pour elle. Enfermé derrière les vitres de ce café, il essayait, à coups d'absinthe, d'arracher à son cerveau paralysé de chagrin le sujet de ce conte qu'un traité, toujours à la veille d'être rompu, l'obligeait d'écrire, et qui devait rendre à la pauvre femme un peu de sécurité en lui faisant croire qu'elle n'était pas si près de sa fin. Et je conclus :

— « Compare-toi à lui... Rien que dans ceci... » et je lui montrais les feuillets de son propre article qu'il avait gardés à la main. « Tu as ta vengeance, qui est d'être toi tandis qu'il est lui... N'en exerce pas d'autre. Quand tu le rencontreras, ne le reconnais pas, tout simplement, et, puisque son journal va sombrer, ne lui barre pas la porte d'un autre... Est-ce promis?... »

— « Je vois qu'à ses belles qualités de médiocre et d'envieux, il joint cette autre qu'il est un lâche », répondit sèchement Dorsenne. « Il sait que nous sommes intimes. Il sait aussi, sois-en sûr, la condition que j'ai mise à mon entrée dans ce nouveau journal. Il t'a joué cette comédie de la maîtresse phthisique, pour que tu me répètes sa conversation et que j'aie pitié de lui. Je n'en ai pas pitié, et il ne collaborera pas au nouveau

journal. Je vais, de ce pas, porter cette copie, et renouveler ma condition à son endroit... C'est ma première claque, en attendant l'autre... Allons, adieu... »

IV

Il ne s'agissait plus de la tasse de thé à prendre chez sa bonne amie, ni de l'art de la nouvelle courte. Dorsenne avait beau être un épicurien distingué et un écrivain de race, il était aussi un homme de lettres. Et un homme de lettres blessé dans sa vanité d'auteur, c'est le taureau du cirque sous la pique. Il ferme les yeux et il fonce, comme une bête sauvage. Je le laissai partir, sans insister, déçu dans mon affection pour lui que sa sensibilité eût réagi si brutalement devant cette misère de son ennemi. Mais j'étais sûr que les portions élevées de sa nature prévaudraient, à la réflexion. Il avait senti vilainement une minute. Dans une heure, demain, cette vision lui répugnerait à lui-même et il ferait ce que je lui avais demandé. Je ne me doutais pas que j'allais assister à cette volte-face de conscience et que cette âme impulsive, mais très généreuse, éprouverait si vite le besoin impérieux de se réhabiliter à son propre

regard. Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure depuis notre séparation, et voici qu'attardé machinalement devant les caisses d'un libraire établi sur le parapet du quai, je crus, en relevant les yeux, reconnaître Dorsenne dans son fiacre. Seulement, ce fiacre, que j'avais vu rouler sur le pont dans la direction des Tuileries, revenait en sens inverse, du côté de la rue du Bac. Je ne m'étais pas trompé. C'était bien lui... La voiture s'arrêta devant le café de l'angle. Dorsenne en descend. Il pousse la porte derrière laquelle Tory avait disparu vingt-cinq minutes auparavant. Plus de doute, le vindicatif jeune homme allait exécuter son projet de correction. Tory ne se laisserait pas frapper sans rispoter. C'était un duel certain, à moins que, par folie de pitié pour la mourante, le journaliste ne voulût pas risquer un coup d'épée qui le priverait de travailler, ou qu'il ne redoutât le contre-coup de cette émotion sur elle. Et alors, tout était fini pour lui...

Après tant d'années, je retrouve à évoquer cette courte scène, le battement de cœur qu'elle me donna. S'il devait y avoir une querelle de ces deux hommes, je ne pouvais pas ne pas m'y mêler, puisque j'étais là, et seul en mesure de me jeter entre eux. Je courus, plutôt que je ne marchai, jusqu'à cette porte de café par où l'un et l'autre avaient passé. Avant d'entrer, moi-même,

je regardai. Le spectacle qui s'offrit à moi m'immobilisa dans un étonnement qui ne me permit pas d'aller plus loin. L'estaminet, avec ses glaces où le tain manquait par places et le velours usé de ses divans, était bien tel que je le connaissais. Une dame âgée étalait, derrière le comptoir, la mélancolie d'une caissière qui aperçoit, dans le vide de la salle, une imminence de faillite. Un habitué fumait, abimé dans un journal illustré. Des deux garçons, l'un lisait, lui aussi, une gazette déroulée sur sa hampe. L'autre apportait d'un pas indolent une consommation à Dorsenne qui regardait, à une table toute voisine, Ambroise Tory dormir, — de quel sommeil! L'ancien poète avait exécuté le dangereux programme qu'il m'avait dit et cherché l'inspiration dans l'absinthe. Coup sur coup, il avait vidé plusieurs verres de l'abominable drogue, sans rien y puiser que l'abrutissement. Une feuille de papier, couverte de lignes raturées, révélait ce désastre de sa pensée. Et maintenant, il reposait, chaviré, assommé, oubliant du moins, comme il me l'avait dit encore... Et Dorsenne le regardait toujours, en proie à quelles impressions? Je n'ai jamais su que le résultat. Je le vis tout d'un coup jeter sur le marbre une pièce de monnaie pour régler le verre de bière posé devant lui, où il n'avait pas trempé ses lèvres. Il tira de sa poche des feuillets que je reconnus être ceux de son propre

conte de Noël. Le garçon, sur sa demande, lui apporta une enveloppe dans laquelle il glissa ces feuillets. Il écrivit une adresse, parcourut la salle d'un coup d'œil pour être bien sûr que personne ne le voyait, et il glissa cette enveloppe devant Tory toujours endormi. Puis, il sortit du café très vite, pour se heurter à moi qui lui demandai :

— « Que viens-tu de faire?... »

— « De me venger », répliqua-t-il, avec une vive rougeur d'avoir été surpris dans son étrange charité... « Je voulais le gifler. J'ai trouvé mieux... » Et il avait, sur son expressif visage, un sourire d'ironie que démentait l'humidité de ses prunelles. Il ajouta : « J'ai ta parole qu'il n'en saura jamais rien?... Par bonheur, mon conte n'était pas signé. J'ai mis l'adresse en capitales... Tu vois que tu as bien tort de me reprocher de faire copier ma prose à la machine à écrire. »

V

Tory a-t-il deviné d'où lui venait cette jolie aumône, la plus originale que j'aie connue? Je n'en ai jamais rien su. Il n'a survécu que trois mois à Mathilde, qui mourut deux jours après notre conversation, et je ne l'ai pas revu. La